

Cours de sociologie

14 décembre 2012

Introduction

Dans les années 60, Merton sociologue américain, pointe la dimension opérationnelle de la sociologie. Thomas (1ère moitié du XXe siècle) requalifie la situation :

Théorème de Thomas : Deux corollaires développés par Merton :

1^{er} corollaire : prophétie auto réalisatrice : Si les hommes définissent des situations comme réelle alors elles sont réelles dans leurs conséquences.

Exemple de la prophétie réalisatrice :

Les rumeurs de Thomas : Un acteur sociale déclare qu'il y a une pénurie d'essence en ville à un autre acteur social, vendredi en milieu d'après-midi. A ce moment les stocks d'essence sont normaux donc son énoncé est faux. Un certain nombre d'acteurs sociaux décident de prendre des mesures de précaution et de faire le plein en sortant du travail. D'autres acteurs sociaux qui ne l'avaient pas pris en compte passent devant des stations-services et constatent un nombre inhabituel de clients en train de faire la queue. Parmi eux, certains constatant le phénomène, décident aussi de prendre des mesures de précautions et de faire la queue. Les queues s'allongent. Les acteurs sociaux passant devant celles-ci les trouvent inhabituelles et la plupart d'entre eux s'arrêtent. Finalement vers 20h la prédiction se réalise, il n'y a plus d'essence.

2^e corollaire : prophétie autodestructrice Un énoncé vrai au moment de son énonciation qui devient faux du fait de son énonciation sociale c'est-à-dire par un acteur social touchant des acteurs sociaux.

Exemple de l'annonce contreproductive :

Un chef de projet en aménagement urbains et qui dans le cadre d'un projet d'aménagement territorial obtient par sa hiérarchie et les élus de pouvoir rendre public les scénarios envisagés (dstructions, implantations d'infra pu. . .). Ainsi il a fait valider un mode de projet concerté. Il prévoit une réunion avec les associations de riverains du territoire concerné. La veille des vacances de Noël, il rencontre les riverains. Vers 20h il annonce que le mode de conduite de projet validé politiquement est celui de la transparence totale. Les associations le réclamaient depuis plusieurs mois et accueillent donc bien cette nouvelle. L'Assoc' Béarnaise satisfaite, dès le lundi va chercher lesdites informations, mais certains services déclarent ne pas les avoir ou renvoient vers d'autres bureaux. Les associations se mobilisent et n'arrivent pas à avoir d'informations complètes. La veille de fin d'année les associations accusent les élus de ne pas tenir leur engagement. Les élus interpellent la direction générale des services et demandent que cette situation cesse. A son retour de vacances, le chef de projet est intimé de ne plus organiser de réunion avec les associations.

Ainsi, définir un problème n'est pas neutre : cela conditionne les modes d'actions et certains effets du système.

Hypothèses au principe de Thomas

1. Les hommes définissent les situations dans lesquelles ils agissent. La situation ne s'impose pas comme une évidence de la même manière à tous.
2. La réalité est aussi un état des hommes, une qualité que les hommes accordent à certaines de leurs représentations : c'est la réalité endogène ou subjective. Conséquence : la réalité est transformable et la définition de la situation est un des leviers de transformation de la réalité par les hommes. Illustration (Marc Twayne) « ils ne savaient pas que c'était impossible alors ils l'ont fait » 3ème hypothèse : la qualité de la réalité endogène, subjective, propre aux hommes contribue à la construction de la réalité exogène ou objective.

Trois modèles d'action publique sont apparus successivement :

1. L'instruction publique : une action descendante et hiérarchique.
2. La délibération et la consultation : l'information est ici à double sens, mais la construction du projet vient du haut.
3. La coproduction des savoirs : amendement et réorientation des projets, entrelacement de différentes légitimités.

Différentes lectures sont envisageables

1. Lecture culturaliste (modèle de l'instruction publique) : l'intérêt général n'est pas compris par les habitants. Il existe une tension entre les cultures nationale et locale, savante et profane. Piste d'action : faire évoluer les mentalités pour rendre le projet acceptable.
2. Lecture fonctionnaliste : le processus de socialisation a échoué à cause d'une mauvaise explication du projet. Piste d'action : chercher les causes de dysfonctionnement dans les chargés de communication et le processus d'information. Ou : quoiqu'on fasse, il y aura des contestateurs. C'est rassurant, car ça montre qu'il n'y a pas de pensée unique, et que les décideurs sont remis en cause constamment. Piste d'action : organiser au mieux les antagonismes pour les rendre profitables, organiser des controverses productives.
3. Lecture structuraliste : derrière des déclarations d'utilité publique et d'intérêt général sont cachés les intérêts des classes riveraines. Piste d'action : dénoncer ces intérêts pour mettre en lumière la mauvaise citoyenneté des riverains.
4. Lecture individualiste : les riverains défendent leurs intérêts privés (NIMBY = not in my back-yard). Piste d'action : chercher à faire valoir le respect des intérêts privés lors de l'installation de structures d'intérêt public.
5. Lecture interactionniste : l'acceptabilité du projet tient aux relations entre les élus locaux, les industriels, la population, l'administration, les médias, ... le climat de confiance tient aux échanges. Piste d'action : améliorer la communication entre les partis pris pour parvenir à un accord, un compromis entre la perte de la face de l'institution remise en cause, et la perte de la face de la population soumise au projet.
6. Lecture ethno-méthodologique : l'annonce du projet génère des réactions qui suscitent elles-mêmes des apprentissages qui vont transformer le contestateur. Piste d'action : intégrer les apprentissages des riverains et organiser le temps d'appropriation du projet.
7. Lecture sociotechnique : approfondissement de l'ethnométhodologie qui réintroduit les objets techniques sujets à conflit.

Définitions

- *Paradigme* : représentation du monde, modèle cohérent de vision du monde qui repose sur une base définie
- *Exogène* : qui provient de l'extérieur
- *Endogène* : qui provient de l'intérieur

Chapitre 1

La mort

1.1 Introduction

La mort est en thème fédérateur dans le sens où nous sommes tous concernés par celle-ci. C'est un objet de sens commun puisque nous avons tous eu l'occasion de méditer sur ce sujet après des expériences personnelles. Le sujet nous est familier par l'intimité, la douleur et la subjectivité. Le suicide est le comble des dimensions personnelle, morale et subjective de la mort. C'est un objet qui semble insaisissable en tant qu'acte explicable objectivement (acte positif).

1.2 Le suicide selon Durkheim

1.2.1 La sociologie de Durkheim

Le suicide revient souvent ce qui est paradoxale car c'est un acte de « liberté individuelle ultime » (Jean Paul Sartre), c'est l'individualité par excellence. Ici, on dit que c'est extrêmement lié à la société. Ce sujet n'a pas toujours fait l'unanimité car il se heurte sur le préjuger du caractère intime du suicide. On attache une émotion très particulière au suicide.

Quand en 1897, Emile Durkheim, le père de la sociologie sort son ouvrage sur le suicide, les polémiques vont être terribles. Ce qui montre une grande différence par rapport à aujourd'hui : la religion. En effet, la société est plus croyante et plus précisément chrétienne qui rejette plus ou moins le suicide et encore plus précisément le catholicisme qui le rejette encore plus fortement. Sortir une étude sur ce « pécher mortel ». Cet ouvrage ne passe donc pas bien, mais aussi à cause de certains courants philosophiques (romantiques, subjectivisme). Ce qui ne passe pas c'est aussi le côté déterministe de Durkheim. Pourtant c'est un individualiste, il croit en l'émancipation de l'individu.

1.2.2 Pourquoi se pose-t-il la question du suicide ?

On est à la fin du 19e siècle, ce qui inquiète c'est le désordre social. En effet, depuis une cinquantaine d'années, c'est l'empire : guerre, pillage, conflit de la France avec l'Europe entière. Puis il y a Waterloo : la défaite. Enfin, plusieurs révolutions : 1830, 1848 : Lamartine. Napoléon III (neveu) devient président de la république puis plébiscite et reconstruit un empire. Sous cet empire, l'inflation (hausse des prix) augmente, belle croissance linéaire du PIB. On observe un mouvement profond de la société : révolution industrielle. L'exode rural commence. L'industrie mais aussi le colonialisme.

En 1870, la guerre avec la Prusse que la France perd. Le désordre s'installe, début du mouvement ouvrier, conflit sociaux, et la bataille des forces des Lumières contre l'Eglise. Durkheim essaie de comprendre les lois de ce désordre pour tenter de le résoudre. Une de ses intuitions profonde c'est que le social est une transcendance pour l'individu. Il explicite ses convictions sur comment fonctionne le social : Les règles de la méthode sociologique. Il explique que le social est contraignant pour l'individu, c'est une force qui le dépasse. On ne peut pas considérer le social comme l'agrégation des actions individuelles, c'est bien plus. Le positivisme est un courant épistémologique, scientifique et sociologique par Auguste Comte, secrétaire de l'Ecole Polytechnique. Il a eu un élève, Saint Simon, qui tente de comprendre les lois du social pour créer

un gouvernement. C'est une ancienne idée, datant de la république des philosophes (Platon). On pense à l'époque, que la science est la capacité à comprendre l'univers (corps céleste, êtres vivants et société).

1.2.3 Comment établir une loi du social quand on considère que c'est plus que la somme des individus ?

On change de dimension d'étude. Il va donc falloir faire de l'expérimentation, de la mesure. Et en particulier sur le suicide. On a besoin de statistique, or avec le développement de la modernité, les Etats se construisent et arrive les registres statistiques du suicide. On va donc fabriquer les taux de suicide.

Comment calculer des taux de suicides ?

Des problèmes se posent : la taille de l'échantillon : quel univers (étendue spatio-temporelle). Par soucis de simplification on prend l'année, et essentiellement sur la France. Cela pose 2 problèmes :

1. c'est d'imaginer que le tout social est la France alors que c'est peut être l'Europe, le monde. . .
2. Il faut aussi le dénominateur. Cela peut être : le nombre de mort, le nombre de vivants, le nombre d'individus en début d'étude, la population en âge de se suicider.

Ce qui peut aider c'est de penser à ce qu'on veut dire avec ce taux. Il veut parler du social sur le social. Il faut donc penser la pertinence de notre population de référence et l'effet que cela a sur le taux et en particulier ses relations avec d'autres taux.

Quels sont les autres facteurs que l'on peut mesurer ?

Résultats et interprétation La croissance des prix, le taux de chômage, le niveau d'éducation.

Explosion du suicide Ceci entraîne la penser que le suicide est moins important en période de crise. Le sens commun se trompe, la croissance importante et florissante entraîne une augmentation du taux de suicide. En début de croissance : augmentation du suicide, puis quand on passe un certain cap on a une stagnation voir une diminution. Aujourd'hui on a un pic inverse de suicide (mais il y a encore des variations). Il n'y a pas de vraie régularité entre la croissance et le suicide. Sauf sur le début de la croissance qui augmente le taux de suicide.

Autre facteur sociaux On se suicidait plus chez les riches au 19e siècle, c'est faux maintenant. « La misère protège » était vrai mais n'est plus vrai. Les pauvres de la fin du 19e siècle avait des très hauts niveaux d'intégration sociale alors que les riches de cette période avaient des défauts d'intégration sociale. Alors que de nos jours, la pauvreté exclu et désocialise. [Attention à la corrélation n'est pas causalité : la première raison est le facteur C (quand corrélation entre A et B liés au facteur C)]

Généralités et résultats

Ce sont les hommes qui se suicide plus que les femmes (partout et par tous les temps). Ils se suicident 3 fois plus que les femmes. Par exemple en 2009, le taux de suicide chez les hommes est de 25,6 et chez les femmes de 8,3. Ce sont les personnes âgées qui se suicide plus que les jeunes (partout et par tous les temps). En 2009, le taux de suicide des 7-14 ans est de , des 25-44 est de 34 pour mille, de -95 est de 101 et 95 et plus 123 pour mille. On a quand même une augmentation du taux chez les jeunes. Il a fait une corrélation entre les groupes religieux et les taux de suicides. Exemple entre les catholiques, les protestants et les juifs. Les taux sont différents : ceux qui se suicide le plus ce sont les protestants (en France), ensuite ce sont les catholiques et enfin les juifs. Ce que pense Durkheim pense que l'intégration est importante et aussi les valeurs des interdictions et des doctrines des groupes sociaux.

On se suicide plus quand on est célibataire que lorsque l'on est marié. On se suicide plus à la campagne qu'en ville actuellement. Ce n'était pas le cas à l'époque de Durkheim car l'intégration sociale était plus importante. Modèle théorique d'interprétation de ces co-variations pour les expliquer : Il propose 4 modèles de suicides :

1. Le suicide altruisme : c'est un suicide lié à la trop forte intégration, dérèglement de l'excès d'intégration. La conscience collective domine la conscience individuelle. Ces personnes perçoivent les choses comme une horreur ou une sérénité extrême selon qu'ils appartiennent ou pas aux groupes de référence. C'est par exemple les kamikazes.

2. Le suicide égoïste : lié à un défaut d'intégration. C'est le suicide du pauvre moderne, du divorcé qui ne voit plus ses enfants, c'est le suicide du chômeur qui vient d'être viré. Certains suicides des jeunes.
3. Le suicide fataliste : lié à la trop forte régulation sociale. C'est le suicide de l'épouse indienne.
4. Le suicide anémique : lié à un défaut de régulation sociale. N'a pas de norme sociale suffisante pour avoir un désir et souhaiter le réaliser. C'est l'effet des reprises d'activité. Ce serait les suicides de celui qui entend que la croissance remonte et qu'il n'est toujours pas embauché au bout du 15ème entretien. C'est le cas de certains jeunes aujourd'hui avec l'inflation des diplômes.

Ils se distribuent selon 2 variables structurelles : le rapport d'attachement que les individus entretiennent avec les groupes sociaux de référence (l'intégration) et la force des normes et des règles en vigueur au sein de ces groupes (la régulation).

1.3 Les travaux sur les professionnels confrontés quotidiennement à la mort, en particulier le personnel hospitalier

subsubsection Les principes et le lieu de l'étude Strauss écrit un programme de recherche sur les sociologies professionnelles. Il engage un travail de 6 ans sur la gestion de la mort à l'hôpital. Ils enquêtent sur différents terrains, sur différents modèles et après essayent de trouver une théorie générale de l'ordre social. Ils travaillent sur les maladies chroniques et leur permettent de réaliser un double déplacement : le patient est acteur de sa maladie et de sa thérapie, et le lieu central n'est pas forcément l'hôpital mais surtout le domicile (relations famille/soi-même/hôpital).

subsubsection La mort

Le réseau La mort est temporelle, long. Ils introduisent la « trajectoire de mort ». On observe un réseau (ce n'est pas seulement linéaire). Il apprend des choses sur la mort mais par le travail. Il va séquencer des phases de travail dans ce réseau qui conduit à produire des « trajectoires de morts ». C'est une analyse ethnographique (pas chiffrée mais à la rencontre des gens, on passe du temps avec eux, on décrit le plus finement possible ce qu'on voit). C'est une succession de tâches qui constitue au bout un arc de travail. L'objet sur lequel il s'agit de porter attention ce sont les actes qui permettent l'établissement de cette trajectoire : la coordination des actions. Cette trajectoire de maladie est contingente à la maladie, à l'hôpital, à la famille. Ils veulent organiser les chaînes de responsabilités du travail. C'est de la microsociologie, on regarde l'organisation dans le détail. Il y a 3 grandes lignes de forces :

1. Gérer la maladie
2. Gérer sa biographie
3. Gérer sa vie quotidienne

Le processus temporel

La mort comme processus temporelle est une discussion sur des phénomènes naturels ayant différentes définitions sociales. Ils pensent la mort comme un processus long ce qui permet de penser aux trajectoires et aussi des états de transition. On peut donc étudier les transitions de passage entre ces différents statuts. Si ces statuts sont en transition donc les structures sociales ne sont pas fixes. Les acteurs transforment leur cadre structurel. L'ordre social est sans cesse travaillé par des interactions et est la conséquence de ces interactions. L'acteur social est considéré comme créatif.

1.3.1 Les différents contextes de consciences

Comment l'équipe médicale détermine le laps de temps qu'il reste à une personne ? Et comment la famille, les amis y répondent ? Quelles sont les conséquences ? Strauss invente un concept : les « contextes de consciences ». Les gens découvrent les contextes lorsque l'on est dedans et par conséquent les 4 « contextes de consciences » :

1. Contexte de conscience fermée : Le patient ne perçoit pas sa mort imminente, même si autour de lui tout le monde le sais.
2. Contexte de conscience présumé : Le patient soupçonne les autres de savoir et va mener une enquête pour confirmer ou infirmer ses soupçons.

3. Contexte de conscience feinte mutuelle : Tout le monde sais mais chacun fait comme si l'autre ne savait pas.
4. Contexte de conscience ouverte : le malade, le personnel médical et la famille ont conscience de l'arrivée du décès.

Contexte de conscience ouverte : Chacun peut avoir conscience de l'imminence de la mort mais le détail reste flou (comment ? quand ?). La conscience est souvent nuancer par une ignorance. Le contexte donne des occasions d'en connaître un peu plus sur sa situation. Les patients demandent parfois des détails au médecin, mais c'est relativement rare car les patients n'ont pas forcément confiance des données qu'ils vont recevoir. Des sessions sont organisées pour expliquer comment il est mieux de mourir. Malgré les différences du personnel médical, les façons de penser la mort convenable est très différentes sur ce que pensent les patients.

1.3.2 Opposition entre les différents types de mort

Lorsqu'un patient prend conscience de sa mort proche, il devient donc responsable de ses actes en tant que mourant. Il va falloir affronter sa mort imminente et appliquer certaines normes. Il faut qu'il adapte son comportement, mais aussi le personnel médical et la famille. Le personnel médical est censé le sauver ou au moins lui dispenser du matériel médical et des soins jusqu'à la mort. En fait cette pensée méconnaît le travail hospitalier car une étude montre qu'elle distingue des types de patients : certains méritent plus d'attention que d'autres. Celui qui aurait plus de soins que les autres c'est celui qui se conduit convenablement. Le malade et ses proches ont en gros 2 types d'obligation :

1. La première obligation est de ne pas se donner la mort, de jouer le jeu du soin. Parfois l'acte de suicide est compris mais souvent il est incompréhensible par le personnel médical. Beaucoup de travaux ont été fait sur les services d'urgences : les personnes suicidaires ne recueillent pas beaucoup de sympathie par le personnel médical. Il n'y a pas de soutien particulier. Les accidentés par négligences, les alcooliques, les toxicos, les gangsters ne sont pas forcément bien reçus non plus. Ce sont des gens qui sont considérés responsables. S'il avait eu une vie plus saine, plus normale, ils ne se seraient pas retrouver dans cette situation. A l'inverse les personnes qui souffrent beaucoup sont bien mieux considéré. Le personnel médical fait donc une hiérarchisation des patients.
2. Les gens qui abdiquent ne sont pas forcément bien vu.

1.3.3 La mort inconvenante

La mort inconvenante est celle qui ne répond pas à ces normes. Il y a également des normes implicite qui se produisent par les interactions (respect du personnel, recherche d'autres avis : « shopping » médical). Le rôle du personnel médical est aussi de réguler les interactions. Et celle aussi de la famille, des amis. Il arrive que le personnel médical se mette en colère contre les patients. Le problème avec les patients hostiles qui n'acceptent pas la mort est l'impact sur le personnel médical qui est la pour travailler et qui pourrait culpabiliser. Le travail de mort est un mécanisme. Le personnel médical doit faire comprendre au patient qu'il doit rentrer dans les normes pour tenir position dans l'organisation. Le personnel médical préfère le contexte de conscience ouverte. Accompagner une personne mourante dignement est plus gratifiant pour le médecin. La différence d'approche : Ce n'est pas l'action toute seule c'est l'action dans son environnement, c'est l'individu dans un contexte. La société est le fruit des interactions, des actions collectives, des organisations collectives. Strauss n'étudie pas la société comme une identité, c'est le fruit du commerce des hommes, du travail, des interactions. L'enjeu est d'étudier dans le temps, les processus de coordination des actions et des interactions. Les marges de manœuvre individuelles sont importantes. L'individu est créatif. Courant de l'interactionnisme symbolique (James, Dewey, Mead) : L'action n'est pas la fin d'accomplissement de l'intention. L'individu n'est ni totalement libre, ni totalement lié. Les deux auteurs se rejoignent au sujet de l'énigme.

1.4 Conclusion

Au fond, nous avons considéré la mort comme une évidence. Mais est-ce que c'est si évident que ça ? C'est un long processus de négociation que de définir la mort. A quel moment on a affaire à un corps vivant ou à un cadavre ? On dit qu'on est mort au moment du dernier souffle. Problème de la transplantation cardiaque. La mort c'est la fin de l'action. La capacité d'action sociale ne s'arrête pas avec la mort biologique. Toute une

mécanique sociale continue après la mort. Il faut considérer également la mort sociologique (bien) avant la mort biologique. Exemple : l'arrêt du soin (le patient sera socio-professionnellement mort avant la mort). On ne peut pas résumer un phénomène à sa considération biologique. Certains philosophes disent qu'on continue à vivre à travers le souvenir de nos proches. La sociologie est souvent une bonne ressource pour ne pas rester attaché au sens commun.

Chapitre 2

Le sexe

2.1 Introduction

Tout comme il existe une différence entre la mort biologique (décès) et la mort sociale (lorsqu'on se comporte comme si la personne était déjà morte), il existe une différence entre le sexe biologique (mâle/femelle) et le sexe sociale : le genre (masculin/féminin).

2.2 Kaufmann et les corps nus de femmes à la plage

Kaufmann adopte une perspective microsociologique et opte pour une démarche inductive : il part de l'observation pour aboutir à une théorie. Le but est d'éviter d'illustrer a posteriori sa théorie par des exemples. De ses observations, Kaufmann montre que la plage n'est pas un espace libre de contraintes. Un modèle de normalité se dégage et Kaufmann trouve une articulation selon 3 corps : le corps banal, le corps sexuel et le corps esthétique.

2.2.1 La banalité

Le corps banal est une sorte de négation du corps. La banalité est la construction de l'indifférence, de l'invisibilité.

« **tout le monde le fait** »

La multiplication crée la banalisation. L'impression est générale, la formule est protectrice, on est convaincu de la banalité de montrer son corps nu.

« **on en voit partout** »

Cette formule est fausse ! Se montrer nu(e) est interdit en dehors de la plage et l'exhibition est condamnée. La convention sociale est réduite à un contexte particulier. On en voit surtout sur les affiches publicitaires et à la télévision, instances normatives suprêmes.

« **on est toutes faites pareil** »

Cette formule renvoie à l'impersonnalité du sein. En privant le sein de particularité, on rend le corps neutre.

Il existe plusieurs niveaux d'invisibilité : On banalise la sexualité qui se donne en spectacle (et non la sexualité tout court !). On banalise le voyeurisme : il est admis et toléré sur la plage, sous certaines limites (interdiction du contact et des regards trop longs). La femme nue pense ne pas être vue (instrument d'invisibilité) et l'homme qui regarde doit voir sans être vu. S'il n'existe pas de tension, c'est parce que la femme a la capacité de ne pas voir le regard de l'homme. Si au contraire, la femme nue accuse le regard de l'homme, le sein nu n'est plus banalisé.

2.2.2 La sexualité

Le corps érotique défie-t-il la loi du banal ? La réponse change, selon que : l'enquêteur est une femme ou un homme. la question est posée à un couple ou un homme célibataire.

Le voyeurisme est une pratique qui peut être : Solitaire : voir sans voir, images volées, fantasmes. Collective : voir pour voir, montrer qu'on regarde et en parler (le groupe est donc perçu de façon plus agressive).

« Les hommes se rincent l'œil, forcément, ils sont provoqués. » Hormis le stéréotype de la provocatrice, pourquoi une femme se met-elle à nu ? Ce n'est pas facile à savoir, et c'est le geste qui permet de repérer la provocatrice. Il faut un double apprentissage de ce code gestuel social : La femme doit apprendre à maîtriser ce code. L'homme doit apprendre à le déchiffrer.

2.2.3 L'esthétisme

Le beau a une fonction pacificatrice. Pour les femmes, le beau est une catégorie administrative. Quand une femme regarde une femme nue, elle regarde d'abord le laid : les seins nus sont tenus d'être beaux. Les seins sont rangés dans des catégories simplistes : La taille : des gros seins, difficiles à rendre invisibles, rompent avec l'idéal de banalisation, et sont donc critiqués par les femmes. La fermeté et la hauteur sont les principaux critères de beauté. L'orientation et la place du téton. Les appréciations visuelles et tactiles donnent différentes normes de beauté du sein.

2.2.4 Garfinkel et la transsexualité

La posture de Garfinkel

Garfinkel est du courant ethnométhodologique. L'ethnométhodologie s'intéresse à tout ce dont on peu rendre compte (« accountability »). En particulier, ce courant cherche à produire de l'objectivité. Pour Garfinkel, les faits sociaux sont les actions des individus, et il n'existe pas de structure sociale qui déterminerait les faits sociaux : ils ne sont pas stables. Les prénotions et les préjugés sont donc des obstacles à la sociologie, qui nous empêchent de voir certaines choses : « on trouve ce qu'on cherche ». C'est le piège des catégories conventionnelles. Pour y échapper, il faut décrire chaque chose dans son détail jusqu'à l'absurde, et identifier les cas extrêmes qui cassent les catégories conventionnelles. Il faut que l'ordre naturel soit remis en cause. La question à se poser est : Quels sont les obstacles qui font que quelque chose d'inhabituel ne se passe pas plus souvent ?

Le cas d'Agnès

Garfinkel traite le problème de la légitimité sociale en général, et plus particulièrement la légitimité du genre. Il se penche sur le problème d'Agnès, transsexuel, qui veut être reconnue comme une femme.

En voulant changer de sexe, Agnès est confrontée aux problèmes liés au changement de genre. Elle doit apprendre les codes féminins constamment effectuer une activité correctrice, pour que la production de l'être femme soit un accomplissement pratique continu. Exemple : le restaurant. Il existe de nombreux codes comportementaux : Faire attention à ce que l'on mange. Code gestuel : manger de petites bouchées, ne pas garder sa cigarette en bouche, ... Code vestimentaire : le noir et réservé au deuil, ... Si Agnès néglige un détail, le regard se porte sur d'autres détails, le malaise grandit, l'agressivité se fait sentir, ...

2.2.5 Histoire de la catégorie de genre

Le genre est introduit pour distinguer le sexe inné biologique (mâle/femelle) des attributs de sexe acquis (masculin/féminin). « On ne naît pas femme, on le devient » (Simone de Beauvoir).

Jusqu'au 17ème siècle, le corps féminin est un corps masculin retourné vers l'intérieur. Le corps féminin est un moindre mâle. Au 18ème siècle, on différencie les sexes, l'ossature, les organes, ... jusqu'à ce que seul l'œil soit un organe non sexué. Le corps féminin est l'Autre. Jusqu'au 20ème siècle, la femme est réduite à une approche médicale (à son corps). Elle est défini par son utérus, puis ses ovaires, puis ses hormones.

Le genre est introduit pour contester la naturalisation de la femme, puisqu'il n'est pas inhérent au sexe. L'observation de l'éducation (dressage social) d'un enfant montre que l'identification à un sexe passe par l'apprentissage par le modelage, à l'œuvre avant même la naissance de l'enfant.

Différence féminin, masculin : La femme a longtemps été tenue responsable de la naissance d'une fille plutôt que d'un garçon. Stérilité : la femme du couple fait le test la première. Attente de l'enfant : désir d'un

garçon majoritaire. Education : allaitement du garçon plus longtemps, pudeur enseignée plus tôt chez la fille, viande pour les garçons.

On sexualise tout : Sentiment : l'agressivité et la colère sont masculines, l'hystérie et la peur sont féminines. Cellules reproductrices : le spermatozoïde est actif et dynamique, l'ovule est passif.

2.2.6 Les rapports de genre

L'étude des genres renvoie à l'étude de la transformation de la place de la femme et de la domination de l'homme dans une société.

La critique principale qui en ressort est l'inégalité de salaires et de carrières. La sociologie du travail utilise le concept de plafond de verre. On remarque que les carrières professionnelles des femmes s'arrêtent brusquement. Ceci peut s'expliquer par : La surdétermination de facteurs physiologiques (métiers trop physiques, ...). L'absence d'investissement par les femmes du modèle de carrière masculin : ces carrières ont plus d'inconvénients que d'avantages selon elles (choix arbitré ou catégorie incorporée). La critique d'inégalité salariale est à mitiger : d'une part, il faut prendre la variable genre associée à d'autres variables (âge, classe sociale, ...), d'autre part : L'écart salarial est important pour les catégories hautes (cadre dirigeant du privé, ...) et catégories basses (ouvrier, ...). L'écart est lissé pour les classes moyennes.

La féminisation de l'école et du travail apparaît au 20ème siècle. En 1971, les filles rattrapent les garçons au baccalauréat, puis les dépassent avec de meilleurs résultats. Ainsi, la socialisation scolaire est à l'avantage des filles, tandis que la compétition scolaire est à l'avantage des garçons. Cependant la réussite des filles cache le sexisme d'orientation :

- Le sexe est la seconde dimension de la distribution de la réussite scolaire, après la classe sociale.
- Les femmes savent mieux accumuler les acquis scolaires tandis que les hommes savent valoriser leur capital scolaire.
- Les écarts entre filles et garçons décroissent avec l'augmentation du régime social, et d'une société à une autre, avec l'élévation des richesses.
- Plus de filles réussissent, mais dans le respect des inégalités de classe (filles issues des classes moyennes, bourgeoises, ...)
- Les filles sont reconnues compétentes à tous les niveaux scolaires et sur tous les secteurs d'activité, ce qui crée de nouveaux états compétitifs. Cependant la mixité incomplète scolairement et au travail caractérise les pays riches.

Filières prométhéennes (scientifiques) réservées aux garçons. Filières sociales réservées aux filles. Cette répartition crée une nouvelle hiérarchie des sexes, avec l'idée de dominance de la science sur le littéraire.

Il y a trois nouveautés :

- Les filles étaient interdites d'école d'ingénieur, elles ont alors profité de l'ouverture des filières économiques. L'économie est devenue un secteur de pointe, et les filles ont pu accéder à des postes de direction.
- Le secteur médical est un secteur très féminisé, malgré les critiques (besoin du permis de conduire, de quitter le foyer, vue du sang ...). Les femmes s'orientent plutôt vers le secteur public (elles fuient le secteur libéral).
- Les femmes ne se satisfont plus des lettres : elles remettent en cause le monopole masculin de filières comme le droit, les sciences politiques, l'économie, les classes préparatoires aux grandes écoles d'ingénieur, ... sans pour autant remettre en cause la majorité masculine.

Il y a trois acteurs qui participent à la féminisation des secteurs d'activité : La famille : facteur d'inertie, frein. L'école : très en avance sur ce point de vue. L'entreprise : facteur décisif au final. Il existe des tensions entre la famille et l'entreprise, du genre : Question de développement social (crèche, écoles maternelles, ...) quand les deux parents travaillent. Redistribution des tâches ménagères et des rôles au foyer. Redistribution économique.

Chapitre 3

Le travail

3.1 Introduction : les ouvriers sont-ils bêtes ?

La question de la rationalité au travail est une entrée majeure en sociologie du travail. En effet positionner quelque chose comme rationnel est un jugement cognitif et politique. Il y a donc des conséquences sur les rapports de force au travail, et sur la relation entre travail et rationalité.

3.2 Les rationalités et l'organisation du travail

3.2.1 Exemple d'une usine agro-alimentaire

Dans les usines agro-alimentaires, deux phénomènes parallèles sont à prendre en compte :

- L'hygiénisme.
- L'intensification du travail.

Sur les lignes de productions, les hommes sont mis là où aucune machine n'est capable de répondre à la tâche demandée. Le rythme est imposé à tous les segments humains et de machines.

Les accidents du travail recensés sont :

- Des membres arrachés, à la fréquence d'un par an.
- Les chutes quotidiennes.

Les membres arrachés

Il existe des carters amovibles pour protéger les ouvriers de ce genre d'accidents. On remarque que ces carters sont tous enlevés. La sécurité est négligée par les ouvriers.

Explications possibles :

- Les ouvriers sont bêtes de les avoir enlevés.
- Le débit d'introduction des poudres alimentaires est ralenti par les carters : ça gêne la production, les quotas ne sont pas atteints.
- Ce même problème crée un dysfonctionnement des machines : il faut faire réparer la machine. Lors d'une réparation, il y a deux délais : un pour le temps d'attente, l'autre pour l'intervention. Les quotas de production ne sont pas atteints. Le problème est que, si le quota n'est pas atteint, la prime de réalisation collective (20

Finalement, ce genre d'accident est causé par le marché du travail.

Les chutes

Explications possibles :

- Le taux d'alcoolisme des ouvriers est trop élevé.
- L'effet du tapis roulant fait chuter les ouvriers sur la ligne de production : si on arrête le tapis roulant, les gens tombent.

Ce genre d'accident est donc causé par le stress au travail.

3.2.2 Exemple d'un site de production de blindés

Sur ce site existe un atelier surnommé l'enfer : c'est l'atelier de redressement de tôles de blindage, dépourvu des normes d'hygiène et de sécurité des autres ateliers. A partir de cette situation est lancée une proposition de restructurer l'atelier, ce qui entraîne une grève.

Explications possibles :

- Les ouvriers sont bêtes.
- Quand les ouvriers font des bêtises, la sanction est de travailler à l'enfer, plutôt que d'être licencié : l'enfer a un rôle de régulation de l'autorité hiérarchique.
- Le travail à l'enfer est reconnu pénible : il y a des primes de pénibilité. En outre, on travaille d'une autre façon à l'enfer que dans les autres ateliers (souplesse dans les horaires).
- Les personnes qui travaillent à l'enfer revêtent une image de « dur ». Si on arrange leurs conditions de travail, leur quotidien de travail ne colle plus à l'image qu'ils veulent renvoyer d'eux-mêmes.

3.2.3 Le problème du freinage dans le secteur privé

Pour un ouvrier donné sur un poste de production donné, on utilise un indicateur de production et de qualité de production en fonction de l'ancienneté de l'ouvrier sur ce poste. On remarque que cet indicateur augmente jusqu'à un plafond, puis l'indicateur diminue brusquement jusqu'à un palier qui reste ensuite stable au cours du temps. Cette chute de l'indicateur est appelée freinage.

Pour expliquer ce phénomène, un sociologue se met en position d'ouvrier : méthode de l'observation participante. Au cours du temps :

- Le sociologue est intégré au groupe de travail, il doit faire ses preuves : phase ascendante, il acquiert de l'expérience et augmente sa productivité.
- Le contremaître et les ouvriers sont contents du « nouveau », les ouvriers lui suggèrent maintenant de ralentir le rythme et de s'accorder avec celui des autres ouvriers, mais le contremaître n'est pas de cet avis.

Si le sociologue écoute les ouvriers : phénomène de freinage. Si le sociologue écoute le contremaître, il est délaissé par les autres ouvriers, il subit des menaces : régulation de groupe, les ouvriers exercent sur lui une force de rappel, ils lui indiquent qu'il a enfreint une norme.

Explications possibles :

- Les ouvriers sont fainéants.
- Il y a un besoin de solidarité entre ouvriers pour réduire volontairement la cadence : la tâche doit être faisable par les malades, les vieux et lors de coups de speed pour une commande dont le délai est fixé.

Le freinage est en fait un phénomène imposé par les ouvriers en tant que réserve stratégique de production. Il existe des phénomènes analogues dans tous les groupes de travail (administration publique en particulier).

3.3 La fonction rhétorique de la rationalité

L'usage rhétorique de la rationalité

Dans tout débat, l'argument de manque de logique, de manque d'objectivité ou de sang-froid fait mouche. Cet argument est en fait un usage rhétorique de la rationalité : si un propos est qualifié de rationnel, il a de la valeur sociale, on lui confère une légitimité. On prend donc position politiquement quand on qualifie un propos de rationnel ou non.

En sociologie, Un propos est faux s'il est issu d'un raisonnement mal construit. Plusieurs théories différentes peuvent cohabiter pour rendre compte de la réalité : le vrai n'est pas unique. Il existe donc différentes formes et registres de rationalité. Une rationalité doit être située (point de vue, contexte).

3.3.1 Watzlawick et la situation de siège

La perspective de Watzlawick est constructiviste. Il s'intéresse à la capacité des individus à construire leur ordre social. Il traite de la question de la permanence et du changement de la condition humaine. Il pointe le fait que, parfois, le bon sens et la logique conduisent à l'échec, alors que l'irrationalité peut résoudre un problème.

Exemple : la situation de siège. L'assiégé est affamé et les assaillants ne peuvent pas forcément tenir beaucoup plus longtemps. La stratégie est pour l'assiégé de jeter ses dernières ressources alimentaires de manière bien visible, pour suggérer l'abondance de vivres en réserve.

3.4 Genèse et résolution des problèmes

Un problème est différent d'une difficulté : Une difficulté est surmontée par le bon sens. Un problème apparaît quand on met en œuvre des actions de bon sens pour régler le problème, mais qu'elles empirent la situation. Il y a trois façons d'aggraver un problème : Nier que le problème est un problème, que ce n'est pas une simple difficulté. Intervenir alors qu'on ne devrait pas (pas le moment judicieux par exemple). Intervenir au mauvais niveau (actions inappropriées).

Il existe trois façons de générer des problèmes : par un changement, une simplification, ou par utopie.

3.4.1 Le changement

Quand il y a un changement générateur de problème, on applique souvent le contraire pour corriger le problème et si l'action correctrice est insuffisante, on ajoute de la correction. On applique une rétroaction négative pour maintenir l'équilibre du système.

Exemple : alcoolisme L'interdiction de vente d'alcool en tant que stratégie de répression n'est pas une bonne action correctrice, puisqu'on ne peut pas imposer aux alcooliques une consommation raisonnée.

Exemple : la déprime Lorsqu'on reconforte une personne déprimée, la personne se sent obligée de montrer des signes de bonne humeur, d'optimisme pour satisfaire le reconfortant. Indirectement, on augmente son sentiment d'ingratitude.

Exemple : l'insomnie Si on cherche à s'endormir, on a une activité qui nous maintient éveillé.

3.4.2 Les terribles simplifications

Faire comme si le problème n'existait pas n'est pas une façon de le résoudre. Pourtant la sagesse populaire pousse au déni du problème : c'est la politique de l'autruche. Celui qui fait émerger les problèmes et tente de les résoudre est un lanceur d'alerte : il est attaqué car il refuse le déni du problème.

Le déni est un mécanisme de défense psychanalytique. Lors de l'éducation, les enfants apprennent les tabous : ce qui est faisable ou pas, pensable ou pas. Le tabou engendre le déni. A l'âge adulte, le déni doit permettre de maintenir une façade sociale acceptable.

Exemple : les faux secrets familiaux Tout le monde connaît le secret (qui n'en est donc plus un), mais chacun fait croire qu'il ne le connaît pas. En plus chacun nie qu'il essaie de nier le problème.

3.4.3 Le syndrome d'utopie

Les utopistes voient des solutions là où il n'y en a pas, ce qui provoque une grande frustration. L'utopiste a recours à l'extrémisme pour régler les problèmes humains : il s'agit de l'ultra-solution.

L'utopie peut être positive (le monde est sans problème) ou négative (le monde est sans solution). Le point commun est que toutes les utopies se basent sur le fait que les prémisses du raisonnement sont plus vraies que la réalité. Si le raisonnement échoue, on remet en cause la réalité et non les prémisses. Le problème est donc causé par la prééminence des prémisses. Il faudrait changer les prémisses à travers lesquelles on voit la réalité.

Il y a plusieurs formes d'utopie : L'utopie introjective : le sujet se crée un but inatteignable, ce qui le rend impuissant, et cette impuissance est douloureuse. Le voyage perpétuel : il vaut mieux voyager avec espoir plutôt que d'atteindre son but. C'est le cas du perfectionniste : chaque réalisation concrète est vécue comme une profanation. L'utopie projective : c'est une forme de rigueur morale qui pousse le sujet vers la conviction d'avoir trouvé la vérité. C'est le cas du missionnaire : il doit apporter (et imposer) la vérité aux autres. Dans son cas l'absence d'obstacle peut être un problème : il se crée de faux obstacles (puritain : la tranquillité est anormale).

3.4.4 La résolution des problèmes

Les interventions pour régler les problèmes participent à la complexité du problème. Face au problème, les solutions ne doivent pas porter sur les difficultés mais sur les tentatives de les régler : il faut se dégager du pourquoi pour s'intéresser au comment.

Exemple : l'insomnie L'intervention ne doit pas porter sur la question de savoir pourquoi on ne peut pas dormir, mais sur la façon de s'empêcher de ne pas s'endormir.

Il faut trouver un nouveau cadre pour résoudre le problème. Recadrer, c'est modifier le contexte émotionnel, contextuel vers un cadre qui correspond mieux à ses propres intérêts. Il s'agit d'orienter les normes vers son intérêt.

Exemple : la punition Quand on est puni, ce qui est le plus intolérable n'est pas le travail donné en punition, mais la moquerie de l'entourage. Si on fait passer ce qui est pénible (la punition) pour quelque chose d'amusant, on recadre la situation à son avantage, en redéfinissant le réel.

Mon expérience du monde repose sur le classement que je fais de mes perceptions. Ces classes sont formées par le sens et les valeurs que j'accorde aux objets qu'elles contiennent. Les objets classés sont difficiles à changer de classe, puisqu'ils définissent eux-mêmes la classe. Si je change un objet de classe, on peut m'accuser (de folie, ...). Par contre, une fois que j'ai reconnu que l'objet appartient à plusieurs classes, j'ai du mal à reconsidérer l'objet comme mono-classe. En faisant porter l'attention sur une autre classe, on introduit un changement de lecture de la situation.

Chapitre 4

La science

4.1 Introduction : quelle relation existe-t-il entre la science et la société ?

La recherche peut être considérée comme une activité sociale.

L'épistémologie est une science qui détermine le caractère scientifique de la science. Selon la philosophie positiviste, *les seuls énoncés scientifiques sont les énoncés réfutables*. Il s'agit d'objectiver le savoir scientifique. La science n'est pas une idéologie.

L'histoire de la science est l'histoire des découvertes et des vainqueurs. Il y a 4 façons de reconnaître la place de l'histoire dans la science. Exemple : le débat entre Pasteur et Pouchet sème le doute. Pasteur soutient l'existence des microbes, Pouchet soutient la thèse de la génération spontanée. Sa position est dominante donc légitime au départ.

- L'histoire découverte : rendre compte d'un irréversible (la distinction de l'avant et de l'après). Ici, le temps correspond au temps qu'on met pour découvrir la réalité présente. L'histoire correspond à l'avancement ou au retardement de la découverte d'une chose qui existe déjà.
- L'histoire conditionnement : on ne sait pas si le réel est ce qu'on pense qu'il est. Lors d'une controverse, il faut se remettre dans les conditions de l'époque et imposer un effet de symétrie (vainqueur/vaincu). En effet on ne peut que considérer deux adversaires, dont l'un des deux a gagné le débat (ce qui ne veut pas dire que sa thèse rend compte de la réalité vraie!).

Le contexte de la controverse entre Pascal et Pouchet est la querelle du transformisme. Ainsi, soutenir le transformisme revient à prendre position en termes de biologie, de politique, de social et de religion. Pour Pouchet, nier la génération spontanée signifie nier Dieu, créateur de la vie. Pour Pasteur, affirmer la génération spontanée signifie vouloir se passer de Dieu, puisque la matière pourrait se générer seule. Hétérogénéité de la science : la science est influencée par le social, la politique, ... à travers leur intervention dans les questions posées et les moyens donnés pour y répondre (mécénat). Il faut reconnaître une part sociale dans la construction de la connaissance scientifique, sous la forme d'une influence exercée à l'extérieur du laboratoire.

- L'histoire formation : il faut considérer les ressources sur lesquelles peut compter chaque adversaire. Lectures de la victoire de Pasteur :
 - Rationaliste expérimentaliste : Pasteur a gagné car l'expérience le prouve.
 - Rationaliste théoriciste : Pasteur a gagné car sa théorie était valable, et meilleure que celle de Pouchet (à adjoindre avec l'expérience).
 - Relativiste macrosociologique : Pasteur était plus dans le sens de l'histoire. Ici, on adjoint des facteurs extrascientifiques de poids (religion, politique, idéologie, ...).
 - Relativiste microsociologique : Pasteur avait un meilleur réseau de soutien. Ici, on adjoint des petits facteurs (noyautage, réseaux, organisation professionnelle de la science).
- L'histoire construction ou microbe-réseau : une idée reste-elle imperméable au temps ?

Avant 1864, la notion de microorganisme est métastable : il est en voie de définition et Pasteur s'appuie sur cette incertitude pour développer sa théorie, en même temps que la société se transforme. Il se construit un réseau hétérogène (social, religieux, politique) qui participe à la création du savoir scientifique.

4.1.1 La science comme un objet transcendantale

Avant le 20^{ème} siècle, la science est un objet sociologique insaisissable. L'obstacle principal est le fait que la science est une activité particulière qui semble être protégée des influences sociales : c'est un monde à part. Mais en réalité, la science n'est ni universelle, ni atemporelle, ni anhistorique.

- Elle évolue en même temps que la société.
- Il existe une frontière imperméable entre les sociétés qui possèdent la science et celles qui ne la possèdent pas (hypothèse discontinuiste).
- La science peut constituer une idéologie de classe (Lumières, pas accessibles à tous).

Pour tous les auteurs cités ci-après, la sociologie se distingue de l'épistémologie. Pour eux, la sociologie ne valide pas la réalité scientifique d'un énoncé, mais valide l'usage de cet énoncé dans certains domaines. Ils considèrent en outre que le développement de la science respecte la logique (sa validité n'est pas remise en cause), et que la connaissance scientifique est autoportée.

Compte

Il existe 3 phases dans l'esprit humain :

- L'état théologique, fictif : les croyances en des forces surnaturelles.
- L'état métaphysique : les croyances en des forces abstraites (la nature, ...).
- L'état positif : l'abandon de la recherche de causes absolues.

Ces états engendrent les types de société (primaire, évoluée, artisanale, industrielle ...). La science est pensée comme le principe organisateur des sociétés industrielles.

Marx

Il existe des freins au libre accès aux sciences. Un de ces freins est le conditionnement social. La science est déterminée par l'intervention d'une classe. La recherche est conditionnée par cette classe qui espère que l'usage de la science pourra servir ses intérêts. La science est donc une idéologie de classe.

Levy-Bruhl

Il existe une variété dans l'activité mentale humaine. Les modes de pensée sont différents selon les sociétés. Ainsi on distingue les civilisations prélogiques des civilisations rationnelles et la frontière n'est pas imperméable. Le cadre de pensée est d'origine sociale et religieuse. Ce cadre conditionne la place de l'Homme dans l'univers. La science pousse donc sur les idéologies religieuses.

Scheler

La recherche de l'origine sociale de la connaissance met à jour une pluralité de structures de connaissances. La forme de connaissance dépend des besoins et des usages du groupe social. Il existe une interdépendance entre la condition sociale et la structure des connaissances. Ici la forme de connaissance n'est pas liée à la classe.

Mannheim

L'appartenance à un groupe forme un point de vue particulier. Les appartenances peuvent être religieuses, à une classe, à une génération, à une école, ... Les groupes véhiculent des idéologies. Pour Mannheim, les sciences naturelles ne sont pas accessibles à la sociologie : elles ont des énoncés universels et non relationnels.

Dans les années 1920-30 la question se pose sur l'origine sociale de la science et sur la façon dont les sciences sont diffusées dans les corps sociaux. Pour le sens commun, l'inventeur reste quelqu'un d'inspiré, de génial. L'image du génie est véhiculée par la pensée mentaliste.

4.1.2 La science comme espace social régulé

La première sociologie des sciences.

Znaniecki, un précurseur dans l'étude des institutions scientifiques, met en lumière le corps social de la science et le rôle social des savants. La sociologie des sciences est donc légitime et a 3 fonctions :

- Analyser les différentes formes de connaissance.

4.1. INTRODUCTION : QUELLE RELATION EXISTE-T-IL ENTRE LA SCIENCE ET LA SOCIÉTÉ ? 17

- Analyser la distribution sociale des connaissances. Analyser le rôle des individus dans la production, la distribution, ... des connaissances.

Merton et le fonctionnalisme

Pendant l'entre-deux-guerres, la sociologie emprunte une nouvelle voie, et envisage la science comme une structure sociale avec ses modes de régulation. En effet, l'activité scientifique n'est pas une activité naturelle, il existe donc des conditions culturelles qui permettent son essor (en particulier, le puritanisme et le protestantisme, au 20^{ème} siècle). La science devient une structure sociale normée. L'ethos scientifique regroupe les normes qui gouvernent l'activité scientifique. Ce sont des principes moraux qui guident les scientifiques dans leur conduite et les institutions dans leur organisation.

- L'universalisme : il assure que les connaissances sont objectives et universelles. Les critères d'évaluation ne doivent pas dépendre des circonstances ni des personnes.
- Le communalisme : les produits de la recherche sont des biens collectifs, c'est un patrimoine public. La science doit être transparente, le secret est incompatible.
- Le désintéressement : le scientifique doit travailler en oubliant ses intérêts personnels et ses motivations extrascientifiques.
- Le scepticisme organisé : il faut empêcher de valider des énoncés trop rapidement, la critique et la révision doivent être permanentes.

Si les conditions sociales ne permettent pas à ces normes d'être respectées, la science perd son autonomie.

Ce modèle est fonctionnel : les normes n'ont pas vocation d'être uniques mais cherchent à décrire les traits caractéristiques de la communauté scientifique. Elles forment une procédure pour garantir la valeur scientifique.

Ce modèle a engendré des critiques.

- La science est soumise à la concurrence : c'est un espace coopératif mais aussi compétitif. Exemple : dans les années 1950-60, les industries mettent la pression sur le monde de la recherche. Dans ce cas là, quelles normes s'imposent aux scientifiques ? Du point de vue de l'industriel, la recherche est utile pour la production. Du point de vue du scientifique, il envisage la recherche pour elle-même.
- L'absence de prise en compte de l'hétérogénéité des matières.
- L'absence de réponses à des questions sur l'origine des révolutions scientifiques (rigidité des normes de Merton).
- Merton ne cite pas la recherche de gratification : la science est perçue comme un marché, où le scientifique échange sa connaissance contre une reconnaissance.

Hagstrom

La science est un système social qui facilite les échanges. Il n'y a pas de norme, le seul principe de régulation de la science est le marché : « publish or perish ». Ce marché est dominé par l'esprit de compétition, qui pousse les scientifiques à se spécialiser pour se différencier des autres compétiteurs.

Bourdieu

Bourdieu introduit la notion de champ. Exemple : les champs sociaux sont repérés par les institutions.

Le champ scientifique est un univers peu contesté, à l'intérieur duquel il y a des rapports de force. La communauté scientifique est un marché, un lieu de concurrence dont le but est l'accumulation du crédit scientifique. Grâce à ce crédit, les scientifiques peuvent aspirer à deux sortes de pouvoir : le pouvoir de prestige, la reconnaissance publique associée à la découverte. Le pouvoir politique, le pilotage des instances. De ce point de vue là, le scientifique est proche du capitaliste.

4.1.3 L'objet scientifique analysé par la sociologie

Dans les années 1970, la sociologie s'intéresse au contenu scientifique, car la science est devenue une croyance. C'est la fin de la domination des épistémologues. Le positivisme est critiqué.

Différentes nouvelles perspectives voient le jour, toutes avec trois points en commun : Remise en cause de l'autonomie de la science par rapport à la société : comment la société conditionne-t-elle la science ? Renouveau de la pensée européenne. Transformation de l'épistémologie. La philosophie des sciences discute l'objectivité des processus d'élaboration des recherches scientifiques.

Coré

La pensée scientifique est pénétrée par la pensée philosophique et religieuse. A cette époque, l'idée que le monde des hommes n'est pas clos est partagée, ce qui offre de nouvelles perspectives scientifiques.

Kuhn

Paradigme : ensemble de convictions partagées et acceptées pour la communauté scientifique. C'est un socle indiscuté.

Kuhn met en avant le rejet de la cumulativité du savoir. En effet, les paradigmes, périodes de science normale, sont courts. Le savoir est cumulatif sur de courtes périodes. Une révolution scientifique apparaît quand les résultats s'accumulent contre le paradigme, et engendre un nouveau paradigme pour assurer la cohérence des résultats. Les expériences et les théories ne sont pas neutres, puisqu'elles se rapportent toujours à un paradigme.

Blorr

La sociologie se durcit et devient le sociologisme : tout est explicable par des déterminants sociaux. Les sociologues s'intéressent aux déterminants du savoir scientifique. Blorr introduit le programme fort de la sociologie des sciences, basé sur :

- Le principe de causalité : la recherche des conditions qui donnent naissance aux croyances.
- Le principe d'impartialité.
- Le principe de symétrie : les mêmes éléments doivent expliquer les échecs et les réussites.
- Le principe de réflexivité (de l'analyse portée sur les sciences).

L'intérêt se porte sur l'histoire en train de se faire. Les choses sont alors métastables, et il s'agit de repérer les éléments de stabilisation et de déstabilisation.

Le programme fort est critiqué pour sa rigidité.

Collins

Collins veut décrire les systèmes pratiques et théoriques mis en œuvre, selon les contextes. Il introduit le programme empirique, une méthode ethnographique (microsociologique). Il étudie la manière dont les résultats scientifiques sont débattus entre acteurs de la communauté scientifique, et en particulier les mécanismes d'ouverture et de fermeture de la controverse. Ouverture de la controverse : elle apparaît souvent à cause du savoir tacite : qui n'est pas explicite. Il se rapporte à la capacité de remplir une tâche sans être capable de l'expliquer, de la décrire. Le problème se pose quand les procédures écrites ne suffisent pas pour transmettre un savoir. Ceci engendre la non-fiabilité de procédures qu'on voudrait répliquer. Fermeture de la controverse : la fin d'un désaccord peut survenir grâce à des facteurs extrascientifiques (quand tout le monde reconnaît son incompetence, ou la légitimité de l'un, ou l'esthétisme d'une théorie, ...).

Les critiques

Les conventions scientifiques sont situées historiquement et spatialement. Qui est légitime pour asseoir ces conventions ? Les critiques portent sur : Le simplisme : la science s'élabore sur plusieurs niveaux en même temps, et pas sur un simple niveau logique ou social. Les procédures de validation des découvertes, qui doivent être réalisées par la communauté scientifique seule.

4.1.4 Anthropologie des pratiques scientifiques

Le regard social porte sur le contexte de travail des scientifiques. Latour fait des enquêtes de terrain pour expliquer l'activité scientifique. Il part du principe que le monde social est le fruit d'une activité permanente de négociation, il est en perpétuelle élaboration. Le monde social est un processus.

La science est un processus de transformation des énoncés : on part d'une connaissance locale, qui dépend de conditions de production locale, et on arrive à une connaissance universelle. La science est un processus d'universalisation. Ainsi le scientifique n'est pas un descripteur mais un constructeur. Son activité est dirigée vers les opérations à faire subir à un énoncé, et non sur la réalité.

Latour s'intéresse à la science en action : en train de se faire, et à la manière dont un énoncé se stabilise. Il existe un empilement d'énoncés, et il faut d'abord se documenter sur les énoncés existants. Puis il faut

sélectionner et éliminer certains énoncés. Ensuite il faut passer de l'énoncé au fait. Enfin il faut travailler à la diffusion et à la popularisation de l'énoncé.

La société et les faits scientifiques se construisent en même temps : on parle d'acteur réseau. La nature ne suffit plus à expliquer le contenu scientifique. Il faut se référer à la culture : s'il n'y a pas de relais sociaux pour renforcer les énoncés scientifiques, les impacts des découvertes seront amoindris. Ainsi il faut rejeter le positivisme et le relativisme.

Chapitre 5

Chapitre récapitulatif

5.0.5 Présentation des pôles holiste et individualiste

On effectue une dichotomie simpliste lorsqu'on considère l'opposition entre holisme et individualisme.

Le pôle holiste, Durkheim

Holos : le tout. L'holisme est une approche globale.

Pour Durkheim, la sociologie est une discipline autonome distincte de :

- La psychologie : la sociologie étudie le collectif, la psychologie étudie l'individuel.
- La philosophie : la sociologie déduit de données expérimentales des règles théoriques, la philosophie émet des théories qu'elle vérifie par l'expérience.

L'objectivisme holiste : les faits sociaux sont des choses dotés d'un pouvoir de coercition. Un fait est social dès lors qu'il présente une régularité statistique. L'étude des statistiques pousse à des découvertes. Elle n'est pas strictement expérimentale : on peut utiliser des méthodes comparatives pour simuler des expérimentations.

Critique : parfois, la méthode est opposée à ce que Durkheim préconise :

- La méthode doit être en dehors des préoccupations politiques (il ne doit pas y avoir de pré-orientations politiques quand une étude statistique est lancée). Or des pré-orientations aux déclarations de Durkheim sont incombées à ses orientations politiques (il est militant socialiste très engagé, et dénonce le déclin du lien social).
- Durkheim se place parfois à la place de l'individu : il penche du côté individualiste.

Le pôle individualiste, Weber

La théorie des modèles : la sociologie est une science de l'action sociale, « qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale, et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets ».

Pour Weber, une activité est sociale dès qu'elle est subjectivement orientée vers autrui. La sociologie consiste en une analyse des actions individuelles et des relations interindividuelles. C'est une analyse micro-sociologique. La méthode se déroule en trois étapes :

- Compréhension : trouver la signification.
- Interprétation : organiser en concepts.
- Explication : trouver des régularités dans la conduite.

Pour ceci, la méthode utilise la modélisation et les idéaux-types :

- Modélisation : reconstruction idéalisée et stylisée de la réalité, dont l'observateur isole les traits les plus significatifs.
- Idéal-type : modèle d'intelligibilité associée à la mesure de l'écart à la réalité. Il existe 4 idéaux-types :
 - L'action rationnelle en finalité : c'est la rationalité du calcul. Il s'agit d'utiliser ses ressources et de considérer les contraintes pour atteindre un but.
 - L'action rationnelle en valeur : l'action est soumise à un système de valeurs.
 - L'action affective : l'action est non rationnelle et contraire à ses valeurs, mais elle reste consciente.
 - L'action traditionnelle : on agit « parce qu'on a toujours fait comme ça ». La tradition peut se créer rapidement, « toujours » renvoie à une durée perçue.

Ces idéaux-types sont associés à deux types de relation sociale :

- La communalisation : le sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté.

- La sociation : le compromis d'intérêts motivé rationnellement.
- Les relations sociales sont souvent asymétriques, et cette asymétrie résulte de :
- L'usage de la force (par exemple, le monopole de l'usage de la force par l'Etat).
- La construction de la légitimité (par exemple, pourquoi on laisse faire certaines choses).

La démarche est :

- Compréhensive : la compréhension des phénomènes sociaux est immédiate (contrairement aux phénomènes naturels). Le sociologue doit se placer du point de vue de l'acteur pour comprendre le sens subjectif de son action.
- Historique : le sociologue vit dans son époque : il est sociologue et historien.
- Culturelle : on ne peut comprendre les actions humaines en dehors de leur système de croyances et de valeurs, qui sont structurantes et dont on ne peut se défaire. Il faut bien distinguer le jugement de valeur (subjectif, individuel, à proscrire), du rapport aux valeurs.

5.0.6 Le pôle holiste

Le culturalisme

Kultur : progrès social et intellectuel, se rapporte à la civilisation.

Le culturalisme est un paradigme qui apparaît à Columbia dans les années 1930, puis il est relégué par le rationalisme et la relativité culturelle. C'est un mouvement holiste.

Les trois sens de la culture sont :

- Le modèle culturel : utilisé par les culturalistes. C'est un modèle de comportement, de mode de vie, une sorte de mode d'emploi de la vie sociale.
- La culture cultivée : la production, la consommation et la classification des biens culturels.
- La culture opposée à la nature : l'ensemble des règles communes à toute société (par exemple : l'interdiction de l'inceste).

Taylor Pour Taylor, la culture est un ensemble de connaissances, de croyances, de valeur, de normes, de rites, de modèles de comportement des individus dans une société. Il rejette toute forme de hiérarchie entre cultures (l'évolutionnisme). Il existe une cohérence interne dans chaque culture, ainsi qu'un certain nombre d'invariants.

La société fonctionne si elle intègre les individus par des modèles culturels. L'adhésion au modèle culturel permet :

- De savoir comment se comporter : elle est fonctionnelle.
- De prévoir les comportements.

La personnalité est donc un produit de la société. La socialisation est l'intériorisation des normes. On appelle personnalité de base le fond commun acquis au cours de la socialisation : « le moi est un précipité culturel ».

- La transmission des cultures se fait par l'éducation, l'élevage des enfants, qui crée cette intériorisation des normes. Il existe trois types de transmission des cultures :
- La transmission post-figurative : ce sont les grands-parents qui assurent la socialisation des enfants. La socialisation prend donc sa source dans le passé, c'est le cas des sociétés « primitives ».
- La transmission co-figurative : la socialisation se fait entre paires (amis, collègues, ...), de même génération, c'est le cas des sociétés industrielles.
- La transmission pré-figurative : les enfants socialisent les parents pour les nouvelles normes, c'est le cas des sociétés postindustrielles.

La socialisation prépare chacun à occuper une place dans la société. Il existe deux types d'institutions socialisantes :

- Les institutions primaires : la famille. Elles structurent le moi, en établissant les tabous (interdictions sexuelles et alimentaires, ...)
- Les institutions secondaires : les amis, le travail, les loisirs. Elles apprennent à surmonter les frustrations engendrées par la socialisation.

En psycho-social, la socialisation équivaut à l'acculturation. La socialisation est l'ensemble de phénomènes qui résultent de contacts durables entre groupes. Se socialiser revient à s'adapter à une société environnante. Il y a deux mécanismes opposés :

- Le désir de s'intégrer.
- Le refus de perdre ce qu'on était.

Ces mécanismes ont trois conséquences :

- L'assimilation : adopter la culture des autres.
- La combinaison : synthétiser la culture d'origine avec celle des autres.
- La réaction : développer une contre-culture.

Mead L'étude que Mead a menée sur trois ethnies différentes montre qu'il n'y a pas de nature humaine : il existe des différences radicales entre sociétés. L'étude montre aussi qu'il existe un sexe social : le genre est un comportement social inculqué.

Linton Linton étudie la socialisation des enfants à travers les jeux de rôle. Ces jeux introduisent les concepts

- De statut : la position sociale qui structure la société.
- De rôle : le comportement attendu qui répond au modèle culturel.

L'échec du culturalisme On ne comprend pas d'où vient le changement culturel d'une génération à une autre, si la personnalité de base est transmise d'une génération à une autre.

Ce modèle est efficace pour des sujets tels que :

- Le changement social.
- La stratification sociale : une culture à l'intérieur de la culture, milieux et classes sociales.
- La ségrégation sociale : la délinquance.

Le fonctionnalisme

Le fonctionnalisme est un paradigme américain né dans les années 1960. Le fonctionnalisme s'inspire de la biologie : il s'intéresse à la contribution qu'apporte un élément à l'organisation de l'ensemble. Le modèle repose sur :

- L'idée que la société est un corps.
- La vision systémique : la société est un tout et chaque individu se rapporte à ce tout.
- La perspective holiste : le tout est supérieur à la somme des parties.

La fonction est l'élément majeur de l'explication sociale.

Malilowski, le fonctionnalisme absolu Malilowski rejette l'évolutionnisme et le diffusionnisme. Pour lui, la culture est l'ensemble des institutions et des activités qui ont une fonction de satisfaction des besoins. L'analyse d'une société repose sur l'analyse de ces institutions et de leurs fonctions (les besoins auxquels elles répondent).

Parsons, le structuralo-fonctionnalisme Pour Parsons, l'action sociale a les propriétés d'un système. L'acteur oriente son action dans un cadre partiellement contraint : il existe des choses sur lesquelles l'acteur n'a pas d'emprise. Il existe 4 sous-systèmes interdépendants et ordonnés :

- Le sous-système culturel : les valeurs.
- Le sous-système social : les normes.
- Le sous-système psychique : les collectivités.
- Le sous-système biologique : les rôles.

Merton, le fonctionnalisme de moyenne portée Merton critique l'empirisme aveugle et l'abstraction théorique. Il restreint la sociologie à un domaine limité : au niveau moyen entre empirisme et théorie. Il utilise des concepts clés :

- fonction manifeste / fonction latente.
- La fonction manifeste a des conséquences objectives qui contribuent à l'adaptation du système. Ces conséquences sont voulues et comprises par les participants.
- La fonction latente a des conséquences qui participent à l'adaptation du système mais qui sont non voulues et non comprises par les participants.

Exemple : la déficience des structures officielles engendre le développement de structures non officielles qui vont palier à cette déficience (par exemple, la criminalité de banlieue).

- groupe d'appartenance / groupe de référence.
- Statut et rôle / ajustements sociaux
- Le rôle est une traduction culturelle et comportementale du statut. Lorsqu'une même personne a plusieurs statuts, elle peut tous les conserver si elle remplit le rôle associé à chacun des statuts.

- La multiplicité des rôles peut engendrer des conflits entre ces rôles. Certains rôles ont des moyens de défense spécifiques (rôle de syndicat), certains statuts sont importants (statut d'ouvrier important lors d'un conflit entre patron et ouvriers).

Le structuralisme

Le structuralisme est un paradigme français né dans les années 1960. Il a supplanté les perspectives existentialistes. Ce mouvement s'est essouffé car on lui reprochait de ne pas prendre en compte la dynamique historique, et d'abuser d'holisme.

Il faut distinguer :

- L'analyse structurelle : une structure apparaît lorsqu'on détecte une régularité de combinaisons.
- L'analyse structurale : la structure est l'ensemble des éléments interdépendants qui forment un système.

Le système est caractérisé par :

- Un tout organisé, qui s'impose à ses éléments.
- Une capacité d'adaptation.
- Une capacité d'autorégulation.

La structure peut être utilisée comme un modèle formel, qui permet d'observer et d'interpréter une réalité. Le problème se pose de la confusion entre le réel et le modèle, qui est seulement un outil de connaissance.

Le structuraliste s'intéresse aux structures cachées qui ordonnent le réel. Le postulat est qu'il existe une infrastructure inconsciente qui soutient les phénomènes sociaux. Le chercheur veut donc déchiffrer la structure de communication entre individus et groupes sociaux.

Lewis-Strauss Lewis-Strauss distingue trois formes d'échange :

- L'échange des femmes : pour éviter l'inceste et fabriquer des alliances.
- L'échange des biens.
- L'échange des mots.

Les règles de mariage et de parenté sont une sorte de langage à travers lequel les sociétés révèlent leurs structures.

D'autre part, en s'intéressant à la transformation des mythes dans les sociétés, l'anthropologue met en évidence l'évolution structurelle d'une société.

Bourdieu Bourdieu est un structuraliste constructiviste : il concède certaines marges de manœuvre à l'acteur. Il n'est pas un simple porteur de structure. De cette manière, Bourdieu dépasse l'opposition entre objectivisme et subjectivisme.

Pour lui, l'observation ne peut pas se faire sans grille de lecture sociologique. En particulier, il souligne :

- L'importance des classes sociales.
- L'importance des conflits et des luttes.
- L'importance de l'économie.

Il développe la théorie de la violence symbolique. Exemple : la réussite scolaire. La réussite scolaire n'est pas liée au mérite et au don mais plutôt au capital culturel de l'individu transmis au sein de la famille. Ainsi l'institution scolaire est un instrument de légitimation de la culture et des privilèges des classes bourgeoises. La démocratisation scolaire protège en fait la reproduction sociale.

Exemple : le goût. Le goût n'est pas inné. C'est un produit de conditions sociales spécifiques. C'est le capital culturel, économique et social qui explique les goûts. Ainsi, chaque classe possède son goût, son style de vie.

Bourdieu utilise trois concepts :

- Le champ : l'espace social est un marché sur lequel s'exerce une forte compétition dans chaque champ (champ artistique, ...).
- Le capital : c'est l'ensemble des ressources et pouvoirs utilisables pour cette compétition. Le capital peut être symbolique : honneur, réputation, prestige.
- L'habitus : c'est le système de dispositions durables acquis par l'individu au cours de sa socialisation. Il est à la fois :
 - Le produit des conditions sociales passées.
 - Le principe générateur des pratiques et des représentations au moment présent.

5.0.7 Le pôle individualiste

Le paradigme méthodologique

Le paradigme méthodologique est apparu dans les années 1950-1960 en réaction au fonctionnalisme et au culturalisme.

Le postulat est que les individus sont dotés d'une rationalité maximisatrice. Les faits sociaux, phénomènes globaux, sont des agrégats de comportements individuels.

Schumpeter et Homans Schumpeter interprète le social à partir du comportement des individus. Homans montre ainsi qu'il n'y a pas de tendance moutonnaire : s'il y a rassemblement, c'est parce que les individus y trouvent plus de bénéfice que de coût. L'égoïsme est à la base des relations entre individus.

Exemple : les mouvements sociaux sont des agrégations d'intérêts individuels.

Olson Olson montre le paradoxe des actions collectives.

L'intérêt général n'est pas une cause suffisante pour créer l'action collective : il faut que l'action collective produise un bien profitable à tous. Dans ce cas, l'action collective profita aussi à ceux qui n'y participent pas : les passagers clandestins. Il faut donc utiliser des incitations sélectives (positives ou négatives), pour rapprocher l'utilité collective et l'utilité individuelle.

Exemple : les acquis à la suite d'une grève profitent en général à tous les membres du personnel. Une incitation négative est d'accorder ces avantages seulement à ceux qui ont fait grève.

March et Simon March et Simon introduisent la notion de risque et d'incertitude dans le modèle méthodologique, pour rendre compte des situations de connaissance imparfaite. Ceci a pour conséquence :

- La rationalité limitée : elle est liée au cadre de référence limité par les informations inconnues.
- Le maximum est local : c'est la meilleure solution connue, ce n'est pas forcément la bonne solution (« one best way »).

Boudon et Lazarsfeld Boudon et Lazarsfeld effectuent l'analyse systématique des faits sociaux, basée sur l'enquête et le sondage. Ils défendent la permanence d'une marge de manœuvre accordée à l'individu : la latitude stratégique.

Selon eux, Durkheim, Pareto et Weber ont trois éléments de raisonnement en commun :

- Les phénomènes sociologiques sont explicables par la structure du système d'interactions duquel ils ont émergé.
- L'élément de base est l'acteur individuel qui agit dans un contexte de contraintes.
- La rationalité est complexe : elle ne peut pas se simplifier par une rationalité maximisatrice (paradoxes du type âne de Buridan).

Boudon et Lazarsfeld introduisent la formalisation mathématique.

- M le phénomène
- m le comportement
- S la contrainte
- M' les variables macrosociologiques
- $M = Mm[S(M')]$

Tout phénomène sociologique est le produit agrégé de comportements d'individus soumis à des contraintes dépendant de variables macrosociologiques.

L'effet pervers est l'effet qui n'est pas celui attendu. Une institution peut essayer d'agrèger les comportements individuels autour d'une même règle, mais le résultat est moins contrôlable.

Exemple : la rumeur. Une rumeur peut modifier les comportements (rumeur de rupture de stock).

Exemple : les orientations politiques. Dans les années 1950, la méritocratie scolaire est importante, car les diplômes structurent le marché. Les parents incitent leurs enfants à faire des études longues, l'enseignement supérieur devient massif. L'effet pervers qui apparaît est l'inflation : la conversion de ressources culturelles en ressources économiques tirées de l'emploi est cassée. La baisse de la mobilité sociale ascendante a donc été causée par l'agrégation perverse de comportements individuels.

Boudon se pose la question de la réfutabilité des théories sociologiques. Une théorie du changement social est faible si elle cherche à tout expliquer en même temps. Elle est valable si elle reste locale, située.

Boudon utilise le concept de cristallisation des croyances, qui est un concept de rationalité subjective : c'est l'ensemble des bonnes raisons de croire en des choses fausses.

Les limites de l'individualisme méthodologique Deux critiques sont soulevées :

- Ce paradigme est trop réducteur : les individus ne sont pas uniquement motivés par l'égoïsme, mais aussi par des valeurs et des normes.
- Ce paradigme est trop proche de l'holisme et du déterminisme : il soutient que les actions individuelles mènent toujours à un résultat.

L'interactionnisme ou le constructivisme

L'interaction est l'objet d'étude principal. Les acteurs sont reconnus autonomes. L'individu crée son identité dans ses interactions avec autrui, et en même temps construit l'ordre social.

Les interactionnistes adoptent un point de vue pragmatique : enquêtes de terrain sur des petites communautés, et des méthodes non quantitatives mais qualitatives.

- Les trois fondements de l'interactionnisme symbolique sont :
- Les humains agissent en fonction du sens que les choses ont pour eux.
- Ce sens subjectif est dérivé des interactions de chacun avec autrui.
- Le sens est modifié dans un processus d'interprétation.

Becker Becker développe la théorie de la déviance comme étiquetage.

Il critique le fonctionnalisme qui voit la déviance comme une manifestation pathologique. Un déviant serait quelqu'un de non fonctionnel.

Pour Becker, la déviance est un jugement, une qualification. « Les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance ». Les entrepreneurs de morale sont ceux qui élaborent et font appliquer des normes. Tout individu est un déviant potentiel, mais on est déviant si on est désigné comme tel (à tort ou à raison). L'étiquetage est le processus par lequel un individu ou un comportement est désigné comme une déviance. La stigmatisation est le marquage d'un individu par des institutions qui considèrent certaines pratiques anormales. C'est le rejet de certains individus.

Ainsi, la société crée le délinquant en créant son unité : le groupe normal, c'est-à-dire le groupe dominant.

Becker distingue les caractéristiques primaire et secondaire des carrières de déviant.

Exemple : le fumeur de joint. On devient déviant après un processus d'initiation et d'intégration du groupe déviant.

- Apprendre à fumer
- Reconnaître les effets de la drogue
- Prendre plaisir aux sensations
- Maîtriser les contrôles sociologiques : il faut se convaincre que les jugements sont des idées de personnes qui ne méritent pas notre attention.

Goffman Goffman étudie les relations de face à face, les micro-relations.

L'interaction est l'ensemble des pratiques sociales si naturelles qu'elles ne sont plus remarquables (invisibles). C'est l'ensemble des ajustements de comportement quand deux personnes sont face à face (discussion, trajectoires, ...).

Les institutions totales sont des institutions autonomes qui ont leurs propres règles et normes, et qui sont isolées de l'ordre social extérieur (prison, couvent, ...). Tout y est réglé et codifié. Il existe un schéma structural commun à toutes les institutions totales. L'ordre social est négocié dans ces institutions : il y a des marges de manœuvre.

Goffman utilise une métaphore dramaturge :

- L'individu est un comédien devant son public.
- L'appareillage symbolique mis en œuvre est le masque.
- La mise en scène pour se donner une image est le décor.

Les limites de l'interactionnisme Les entités macroscopiques existent aussi, mais les interactions sont nécessaires pour rendre compte de l'ordre social.

On reproche à l'interactionniste :

- D'exclure la validation statistique : l'interactionnisme ne peut pas être généralisé.
- De dériver vers le subjectivisme.

L'ethnométhodologie

C'est l'étude du raisonnement pratique quotidien qui fonde toute activité humaine, et du langage quotidien qui permet de rendre compte de toute expérience. La démarche est compréhensive et herméneutique, c'est-à-dire relative à l'interprétation des phénomènes du discours.

Les ethnométhodes sont des méthodes qui relèvent du sens commun. L'acteur social est le seul à être apte à rendre compte de ses conduites : il n'y a pas de fait social inconscient.

Garfinkel Garfinkel considère la relation entre l'acteur et la situation à travers un processus d'interprétation. Pour lui, les faits sont faits par accomplissement pratique de la part des individus. Il se rapproche ainsi du constructivisme (l'activité ordinaire crée le social).

Garfinkel développe la théorie du savoir quotidien. Il veut comprendre la construction de la vie sociale à partir des formes de langages dans les échanges (d'expériences, de comptes-rendus, ...). C'est une micro-analyse des interactions, des conversations, en reprenant les termes des acteurs.

Les concepts qu'il utilise sont : L'indexicalité : les mots ne prennent sens que dans des situations particulières. Il faut donc prendre en compte le contexte car le sens réside dans les non-dits. Les éléments non-lexicaux : les implicites, les non-dits, les jeux de regards, le ton de la voix ... Les membres : les individus, les acteurs, les membres du contexte qui maîtrisent les sous-entendus. La réflexivité : le langage décrit et construit la vie sociale. C'est le caractère performatif du langage (en énonçant, on crée quelque chose). Accountability : la possibilité de narrer, de restituer. Le social n'est pas une donnée intrinsèque, il s'actualise dans l'activité quotidienne. Il est toujours en accomplissement.

Cicourel Cicourel développe la sociologie cognitive. Il s'intéresse aux situations d'interaction en partant de l'analyse des procédés interprétatifs mis en œuvre. Il lui faut donc reprendre le vocabulaire et les catégories des acteurs. Il fait un listing de ces procédés : La réciprocité des perspectives : les acteurs doivent avoir les mêmes références. Etre prêt à tolérer un certain nombre d'imprécisions : les sous-entendus, les implicites. Le partage d'une forme normale : avoir un cadre de référence de « normalité ». La réflexivité du discours : comprendre le contexte et les éléments non verbaux. Ainsi, les procédés interprétatifs ont deux fonctions : Donner des indications aux acteurs. Programmer et anticiper les actions de l'autre.

La critique de l'ethnométhodologie L'ethnométhodologie est capable seulement de faire des comptes-rendus. Elle ne produit pas de savoir, car elle reprend seulement les savoirs communs.